



Préface

Ce recueil de productions écrites a été élaboré à l'occasion du concours de la francophonie 2010 intitulé : « des mots dans tous les sens ».

A partir de ces mots donnés, nous avons imaginé des histoires hétérogènes à l'image d'une classe de 2nde dans un lycée français à Riyadh, en Arabie Saoudite.

Il y sera question de poésie et de désert, de réalisme, mais aussi de préoccupations fantastiques, mythologiques, voire même philosophiques.

Puisque nous vivons dans le désert, il nous a semblé logique de parler tout d'abord de lui avant d'aborder une certaine réalité dans laquelle on peut croiser des Ferrari et jouer à des jeux vidéo.

Même si nous connaissons parfois des moments de déprime, adoucis par des chansons d'amour, notre univers bascule souvent dans le fantastique qui nous conduit jusqu'à la tragédie en faisant un détour par la mythologie et le surnaturel.

Tout cela nous ramène à des problèmes de société puisque le passé se répète dans nos contrées lointaines comme partout ailleurs. Et toute cette réalité nous permet d'avoir des points de vue différents sur le monde.

Nous avons donc construit ce projet comme une mosaïque qui reflète ce que nous sommes : tous différents mais uniques et unis, et nous parlons tous la même langue : la langue française qui évolue à travers nous.

Même si les mots partent dans tous les sens, les jeunes, ici comme partout, évoluent dans la même direction.

Bonne lecture à toutes et à tous.

Les élèves de la 2nde D

École française internationale de Riyad

Couverture réalisée par Camillia Al-Bolbol

Index

Texte poétique : Le désert

Maryah Bader et Karim Daher

1- Un certain réalisme :

Une vie d'Enzo Ferrari

Simon Denis

Réalisme technique

Raphaël Chevalier et Julien Feuillade

Rupture sentimentale

Marwa Ben Brahim et Alia Tak-Tak

Chanson d'amour

Yann Le Queux

2- Du fantastique :

Une tragédie sans nom

Anis Hadj Arab et Mohamed-Ali Dorra

Fantastique en 2016

Mimi El-Alam et Gaëlle Waked

Texte poétique sur la société moderne

Maria Abou Absi et Natasha Mamoun

3- Du surnaturel à la mythologie :

Mythologie fantastique

Anthony Chrabieh

Les ailes de sang

Camille Ounaïna

Texte poétique sur les problèmes de société

Camillia Al-Bolbol et Binta Diawara

4- Réflexion philosophique :

Une question de point de vue

Dana Ayas

Le désert

Le désert, c'est effrayant.
Regarde les dunes battues et fières,
prêtes à te dévorer.
Regarde le vide ; le vide qui n'a pas de fin.
Le vide où l'on ne trouve rien.
A part, au loin, des silhouettes lasses,
essayant de marcher, en vain,
traînant leurs pieds,
laissant des traces de fatigue.
Les voiles et les abayas s'échappent,
craignant le vent qui les affronte.
Regarde les couleurs;
les aperçois-tu ?
Non... Il n'y a pas de couleurs;
il n'y a que la sécheresse. La sécheresse,
celle qui a avalé la vie des **baladeurs** qui passent.
Il est mort ce paysage.
Il n'y a plus de bonheur.
Pourtant il y a la peine.
Pour moi, le désert n'est qu'une douleur.
Le désert est toujours présent en moi.
Je suis vide, comme le désert.
Je suis, ici, debout,
mes pieds enfoncés dans le sable chaud
toutes mes pensées s'échappent au loin.
Le vent me les a emportées,
et ne me les rendra jamais.
Ensuite, je me sens mieux.
Car lorsque je quitte le désert,
j'oublie tout, comme si, je recommençais,
une nouvelle vie.
Quand je suis dans le désert,
je sens qu'il n'y a point de mouvement;
comme si la terre avait pris une pause,
et que la vie des gens
s'était arrêtée de se dérouler.
Dans le vide, je ne sens ni la paix, ni la guerre.
C'est un sentiment qui n'a pas de nom,
ni de définition, ni d'existence.

1° : Un certain réalisme

Une Passion

La mécanique, ma passion, ma vie. J'avais choisi un travail difficile mais tellement excitant pour un jeune de mon âge... Au début je bricolais par ci par là en essayant d'améliorer la sécurité des voitures afin de minimiser le danger tout en profitant au maximum des sensations de vitesse. C'était la **galère**. Je gagnais peu, mais j'étais heureux car je faisais ce que j'aimais.

Mon **mobile**? Progresser, créer, exploiter mes idées, réaliser mon rêve.

Voilà: un jour un homme d'affaire, un **mentor**, me fit confiance et me donna les moyens de réaliser la voiture qu'il imaginait.

Je n'hésitai pas une seconde, j'avais tout à gagner, rien à perdre en acceptant l'offre de ce monsieur. Je donnais le maximum de moi-même. Il fallait faire vite et bien.

La conception, la carrosserie, la forme, la couleur...

Je fus récompensé. Mes efforts avaient abouti. J'étais fier de mon chef-d'œuvre et j'étais apprécié.

Aujourd'hui je possède et dirige l'une des plus importantes compagnie de voiture.

Ma vie a complètement changé et j'ai pu offrir un travail à des milliers de jeunes passionnés de voitures comme je l'étais...

Enzo Ferrari.

Réalisme technique

Ça va faire mal, se disait Eiron en se chauffant les doigts sur sa manette de jeu. Aion chargeait. Il mit son oreillette Bluetooth pour communiquer avec ses amis, ajusta le volume et écouta le juge qui leur énonçait les règles du jeu.

C'était la finale, ils étaient une vingtaine de joueurs qualifiés, et chacun jouait pour lui même.

Depuis quatre ans qu'il jouait dans ce monde virtuel d'Aion, Eiron n'avait jamais ressenti cette exaltation, ce désir de vaincre, de montrer ce dont il était capable.

Après la finale, le vainqueur décrocherait un poste de consultant spécialiste chez Aion et recevrait une belle somme d'argent, mais Eiron ne jouait ni pour l'agent ni pour la gloire mais il l'avouait lui-même, une belle somme d'argent ne lui ferait pas de mal.

L'affrontement dura deux heures et demie, comme convenu d'avance, et il finit en quatrième position, fou de rage et tenta de se calmer, sortir de l'univers du jeu, sortir du stress du monde virtuel, sortir de l'univers d'Aion.

Il rentra donc chez lui, dépité, et s'enferma dans son studio dont il ne sortit pas pendant une semaine.

Abattu par sa défaite, il décida, après de longues réflexions, de s'entraîner. Pour cela, il trouva une partenaire avec qui s'exercer. Ils jouèrent beaucoup, et ils se rendirent compte qu'ils avaient le même caractère. Ils décidèrent de se rencontrer. Il sortit enfin de chez lui.

Dès lors qu'ils se virent, ce fut le coup de foudre.

Il ne pouvait pas arrêter de penser à elle. Elle non plus d'ailleurs. Un jour où il déprimait, il lui écrit une chanson :

« Cette chanson, cette chanson je la dédicace à cette fille
C'est Kaela, la rôdeuse niveau 50, on tue des montres souvent ensemble
Yey Yey Yey
Est-ce que tu sens le groove?
Es ce que tu sens le groove monter en toi ?
Moi je sens le groove monter en moi
Kaela
Mon amour pour toi tournoie comme une particule
D'un accélérateur de particules
Baby, ton sourire charmant m'a jeté un sort
Comme un sort de pyroblaste dans World of Warcraft
Quand je suis près de toi mes défenses sont au minimum
Tu es l'équation de l'amour dont x est égal a plus l'infini
Et si on dessine la courbe de cette équation,
On obtient un cœur
Kaela, Kaela, Kaela, Kaela
Ho ! Je pense à toi
Je suis attiré par toi comme Fraudons par l'anneau
Dans le seigneur des anneaux
Même si j'estime que l'adaptation de Peter Jackson est vraiment nulle
Comparée au livre de Tolkien
Et quand je suis près de toi, je ne suis plus que l'ombre de moi-même
C'est un peu comme si j'étais Batman mais sans Robin, ohlala
Kaela, Kaela, Kaela, Kaela
Tu es ma ventoline
Je t'aime plus que jouer a GTA

Je t'aime plus que mon poster de Bill Gate
Je t'aime plus que les trois premiers Star Wars
Et je t'aime plus que tout ça
Et cela fait beaucoup
Kaela, Kaela, Kaela, Kaela
Je pense tellement à toi, que mes compétences on baissé de quatre pour cent
Ça fait beaucoup
J'ai toujours été premier
Je me fous des félicitations, je peux vivre avec les encouragements
Si tu sors avec moi
Je pense à toi ?»

Après qu'elle eut écouté sa chanson, Kaela était aux anges. Elle savait qu'il était timide mais il l'avait faite pour elle. Elle ne savait pas quoi lui dire, alors elle s'approcha de lui et tendit ses lèvres vers Eiron. Il fit de même puisqu'il ne savait pas comment s'y prendre. Il eut un sentiment de bonheur. Après cela, il sentit un grand malaise. Il lui demanda s'ils se reverraient et elle accepta. Eiron décida d'appeler ses amis avec son téléphone **mobile** pour savoir où ils étaient. Ensuite, il sortit de chez lui avec son **baladeur** MP3 pour se diriger vers le Cybercafé qu'avait son amis François Ziwe. Quand il arriva, ses amis lui demandèrent comment il allait car ils ne s'étaient pas vus depuis deux mois. Plus tard, après avoir fait quarante parties de Counter Strike avec ses amis, ils discutèrent de sa relation avec cette fille mais n'en conclurent pas grand chose parce qu'ils n'avaient jamais eu de relations avec des filles. Alors, en rentrant chez lui, il appela Kaela pour lui proposer de dîner le soir dans un restaurant.

Le soir venu, ils se retrouvèrent attablés au fond du restaurant. Ils commandèrent à manger et mangèrent un succulent repas. Après cela, Eiron s'agenouilla devant Kaela pour lui proposer de devenir sa fiancée. Émerveillée et heureuse de ce qu'il venait de faire, elle ne refusa pas. Eiron, content, lui mit la bague au doigt. Ensuite, elle le fit se relever et l'embrassa tendrement sur les lèvres. En fin de soirée, Eiron ramena sa fiancée chez elle et lui demanda s'il pouvait venir passer la nuit avec elle, et Kaela n'y voyait aucun inconvénient. En montant, il remarqua la différence qu'il y avait chez lui. Il s'y sentit à l'aise. Le lendemain, Kaela décida de venir s'installer chez Eiron. La première chose qu'elle fit, fut le ménage car on pouvait comparer sa maison à un vrai dépôt.

Les semaines en couple se passèrent bien, jusqu'au jour où Eiron se remit à jouer au jeu en ligne et leur relation commença à aller très mal sans qu'il ne le remarque. Pendant qu'elle l'attendait sur le sofa, il était scotché à son écran et riait tout seul. En attendant, elle se mettait à rêver puis soupirait pour enfin éteindre la télé, et s'en allait se coucher, triste. Elle se disait qu'un jour elle devrait lui parler de cela car elle ne pouvait plus supporter de ne pas se sentir aimée. Mais en attendant, elle préférait voir s'il allait remarquer que son ordinateur gâchait leur relation ou s'il allait **zapper** ce détail. Le lendemain elle sortit avec ses amies mais il ne le remarqua pas. Ses amies lui demandèrent pourquoi elle restait avec lui, elle leur raconta qu'elle n'en savait rien mais que malgré ces défauts et son style mal rasé, elle le trouvait si beau quand il venait l'emmener dans son imaginaire de grand gosse romantique et quand ces moments arrivaient elle se disait qu'elle était sa princesse. En rentrant à la maison, elle lui demanda de venir la voir mais Eiron lui répondit qu'il était trop occupé.

Triste de le voir ainsi, elle s'enferma dans la chambre et pleura jusqu'à n'en plus pouvoir. Elle se posait des questions et repensait à ce que ses amies lui avaient dit. Après une semaine de réflexion, elle décida de le quitter car il ne s'occupait plus du tout d'elle, c'était comme si elle n'existait plus pour lui. Alors elle prit ses affaires, et écrivit un mot sur une feuille puis Kaela posa sa bague dessus. Elle partit en pleurant mais Eiron ne bougea pas d'un poil. C'est après quatre jours, qu'il remarqua le mot sur la feuille et la bague. Il se dit qu'il avait **escagassé** son couple à cause de son

comportement. Il réalisa et retourna jouer en se disant que l'amour était très compliqué.

Eiron préféra consacrer sa vie à sa passion, plutôt qu'à des choses compliquées et qu'il ne comprenait pas vraiment. Pour lui, le monde virtuel était préférable à la vraie vie.

Rupture sentimentale

Elle lève les yeux vers le ciel étoilé de cette douce nuit d'été. Une légère brise caresse son visage angélique, son nez aquilin, ses yeux verts en amande et sa fine bouche d'un rose délicat et pur. Tout en elle le fascinait, cette chose si fine, si fragile, il ne désirait qu'une chose: la protéger; sa peau de porcelaine semblait se briser à chaque caresse. Quelques mèches couleur d'or voltigent autour de son visage, s'en échappent les effluves de son innocence.

Elle s'étend de tout son long, se laissant porter par l'incessante plainte des vagues s'échouant sur leurs lits de sable. Elle ferme les yeux et se noie dans un océan de sérénité. Elle est là, simplement assise là, sans mensonges ni faux-semblants, une simple personne dans toute sa splendeur, avec pour seule compagnie la lune. La lune, si belle, si majestueuse, régnant sur le ciel, les étoiles, témoins muets des pêchés humains, amie des esseulés.

Tout est si beau, si agréable, mais un retour à la réalité s'impose. Elle ferme doucement les paupières, elle ne veut pas partir, tout quitter, une fois encore. Une seule et unique larme coule le long de sa joue, les souvenirs affluent derrière ses paupières closes. C'est une fin, une triste fin parmi tant d'autres. Les dernières notes de leurs idylles résonnent encore au creux de son oreille.

Il lui disait que chaque chanson raconte une histoire, une histoire brève, et que c'est bien son caractère éphémère et impossible qui la rend si belle et qui t'empporte dans un tourbillon de sentiments contradictoires.

Mais qu'en était-il de leur histoire ? N'était-ce qu'une chanson jouée **crescendo** ? Toujours plus haut, toujours plus fort, au rythme infernal et insoutenable, et qui finit d'un coup, sans crier gare, sans que ni l'un ni l'autre n'ait pu se protéger. Qui pansera les plaies béantes de leurs cœurs ? Ils ne sont plus que deux êtres meurtris jusqu'au plus profond de leurs âmes, agonisant à petit feu.

Un **baladeur**, c'était tout ce qui lui restait. Il le lui avait donné avant de partir. Dans ce petit **baladeur** bleu, il n'y avait qu'une chanson.

Ce soir, sa douce est aussi seule au monde que cette unique chanson dans ce **baladeur**. D'une main tremblante elle sort le petit objet de sa poche et met en route le morceau, une fois encore.

Chanson d'amour

Mon **baladeur** se met en marche, et je m'envole
Vol vers un autre monde, ou tu ne seras pas
Chaque note va m'aider pour que je décolle
Tu verras, elle jouera, quand tu me rejoindras

Cette note, sonne pourtant comme un adieu
Si douce à l'oreille, et pourtant si douloureuse
Cette note, ne me rend toujours pas heureux
Peut-être que je préfère ta voix mélodieuse

La mélodie s'arrête, j'atterris, sans toi
Cette note, j'espère, te fera atterrir
Atterrir dans mes bras, atterrir près de moi

2° : Du fantastique

Une tragédie sans nom

Certes, Je ne suis point Oscar Wilde, encore moins le célèbre Arthur Conan Doyle; mais j'essayerai, tant bien que mal, de vous conter tous les détails d'une aventure tragique dont je suis le seul témoin encore vivant :

J'étais là, assis à contempler la ruelle brumeuse, lorsque mon domestique m'apporta une lettre portant le sceau familial.

Nous étions en plein mois de septembre, l'hiver approchait à petits pas et l'automne régnait le long des quartiers de Londres.

Ayant pris la lettre des mains de mon domestique, j'attendis son départ pour l'ouvrir, impatient d'avoir des nouvelles de ma famille que je n'avais vu depuis longtemps. Croyant recevoir une carte de vœux à l'approche de mon anniversaire, je m'aperçus avec stupeur que c'était une invitation au domaine familial. Je décidai alors, la semaine qui suivit, de m'y rendre seul, croyant être invité par père à passer quelques jours en sa compagnie et surtout puisque j'avais été célibataire toute mon existence.

Quelques jours plus tard, tout était prêt ; je traversai donc terres et mers, arrivant sur une magnifique île du sud-ouest de l'Angleterre.

L'île n'avait point changé !!

Je me revis, enfant, courant le long des falaises ou m'émerveillant au retour d'un bateau de pêche chargé des meilleurs crustacés de l'univers.

On ne pouvait aller au manoir en voiture ni même en diligence, je pris donc le premier cheval venu, je le sellais sans plus tarder et accourus pour voir ma famille.

Durant le trajet, je ne pus empêcher les souvenirs de défiler devant mes yeux, tous ces souvenirs mélancoliques mais à la fois pleins de joie et de bonheur se bousculaient dans mon être tel une mer houleuse et déchaînée qui voulait s'abattre sur le navire le faisant ainsi chavirer.

J'arrivai enfin à notre domicile, c'était une magnifique mansion construite par mon arrière grand-père. J'approchai d'une grande porte séparant nos terres du reste de l'île, lorsque j'entendis mon nom. Je me retournai et vis avec une joie incomparable mon oncle Charles. C'était un gentleman, certes, mais je ne l'avais jamais vraiment apprécié. Sa défunte femme Élisabeth était gentille et agréable mais mon oncle paraissait ...distant ; depuis son départ, il avait oublié de nous écrire, ne répondait jamais aux invitations de père ni même aux rares réunions familiales que nous organisions en Irlande.

Je le saluai chaleureusement et lui demandai de ses nouvelles ainsi que l'objet de sa présence ici. Mon oncle ne le savait pas ! Cependant, après une longue série d'explications et d'hypothèses, nous en conclûmes que grand-père aurait invité toute la famille à passer un séjour à la maison afin de nous retrouver et de nous distraire.

Une fois les discussions finies, nous entrâmes et traversâmes le jardin pour enfin arriver à la porte d'entrée. Là, se tenait M. Pablo le majordome de la famille, le seul depuis la séparation de tous les membres de la famille laissant ainsi grand-père dans cette immense bâtisse. Il était d'origine mexicaine, arrivé dans la famille avant même ma naissance, s'occupant toujours de moi comme de son propre fils ; je fus au comble du bonheur !

Derrière lui, la porte s'ouvrit, là, je vis toute la famille réunie ; grand-père, mes parents, mon second oncle Edward son fils Georges et ma tante Nicole ainsi que sa fille, la chaleureuse Maria. Des larmes, des cris, de la joie et des fou-rires se succédèrent. Une suite sans fin de souvenirs s'enchaîna tout d'un coup dans ma tête sans pour autant que je puisse en saisir le moindre détail. Je

me souvenais d'événements que j'avais partagés avec chacune des personnes ici présentes (j'aurais aimé vous raconter tout sur ma famille et sur mon enfance mais je m'en tiendrai aux détails concernant l'histoire que je suis en train de vous narrer).

Après de longues heures de discussions et de retrouvailles, je pris enfin congé de l'assemblée pour aller retrouver mes racines longtemps perdues en revisitant notre demeure. Tout en marchant, je regardais les meubles, les peintures datant de la renaissance, la grande statue représentant le cheval de Troie, symbole de la victoire grecque face aux Troyens. Pensant que rien n'avait changé, je fus effroyablement surpris de voir, dans le grand hall, une gigantesque peinture de femme, très belle. Elle avait le teint blanc comme la neige, ses cheveux brillaient tels mille astres lumineux et ses traits fins traduisaient un charme à la fois mystérieux et destructeur.

Je me posais beaucoup de questions mais sans pour autant trouver les réponses. Je m'apprêtais à l'examiner de près lorsque j'entendis :

« Sais-tu que ce portrait est celui d'une sorcière » ?

C'était Maria. Ma tante Nicole avait accouché d'elle quelques mois après ma venue en ce monde. Enfants nous nous amusions souvent ensemble, puis un jour, nous ne nous sommes plus revus.

Elle était bien plus jolie qu'à notre dernière rencontre, je ne pouvais détourner mes regards de sa beauté. Néanmoins, je n'osais lui avouer l'amour que j'ai tant voulu taire au fond de moi ; de peur d'être refusé, de peur de tomber dans une galère dont je ne pourrais jamais sortir ; je ne voulais guère qu'elle commence à m'éviter, que nos relations changent et qu'elle me perçoive comme un être infâme.

Voulant entamer une discussion, je décidai tout d'abord de lui présenter mes sincères condoléances :

« J'ai appris ton malheur. Je suis désolé.

- Ah ! Soupira-t-elle nonchalamment, cela fait déjà six mois. On s'habitue vite au départ d'un être cher ; j'étais triste, très malheureuse, mais le temps me fit comprendre que s'enfermer dans le désespoir et la solitude me détruirait, je décidai donc de sourire face à l'adversité, me rappelant ainsi les paroles de père et gardant au fond de moi le souvenir de cet homme parti trop tôt. »

Son sourire à ce moment était ravissant, on aurait dit un ange, descendant des cieux, irradiant le monde d'une lumière si forte mais si douce et agréable que même le diable en serait tombé amoureux.

Nous parlâmes quelques temps sans but précis, passant un peu de temps seuls. J'appris qu'elle était arrivée quelques jours plus tôt ayant également été invitée. Mon attention se reporta sur le portrait :

« Qui est-ce ? Lui-demandai-je.

- C'est une sorcière. Répondit-elle avec une certaine malice. Elle s'appelle Béatrice ou du moins c'est ce que grand-père affirme. Il pense qu'elle est l'incarnation de notre défunte grand-mère venue l'emporter vers un autre monde. J'ai même appris que cette peinture, ainsi que cette tablette en pierre précieuse, arrivèrent ici comme par enchantement. Une certaine matinée, grand-père sortit au jardin dans le but de se promener lorsqu'il les trouva. Il décida de les placer là croyant à un signe du destin, attendant impatiemment l'arrivée de cette femme.

- Comment est-ce possible ? Comment une aussi grande peinture aurait pu se trouver là, dans notre jardin ?! m'écriai-je.

- Je ne le sais point, hélas, je ne le sais point. »

Je m'approchais de la tablette se trouvant au pied du portrait, une sorte de poème y était gravé :

The Song of the Witch

(Le chant de la sorcière)

Vous êtes dix et je n'en épargnerai qu'un.

Je récompenserai celui que je trouverai bien malin.

Car croire en mon existence, là n'est pas la question.

Viens avec moi, toi dont le regard brille avec passion,

Moi Béatrice je revivrai et m'envolerai tel un condor.

Tu vivras heureux car je te sauverai de la mort

Je suis la sorcière d'or ne l'oublie pas

Crois en ma parole et je guiderai tes pas.

Sept nuits tu passeras avant d'être récompensé

Les horreurs que tu verras bousculeront tes pensées

La première lune, le sang ne coulera point car disparu tu seras

La seconde je viserai la gorge et je tuerai.

La troisième nuit, je viserai le ventre et je tuerai.

La quatrième, pendu tu te retrouveras

La cinquième lune, je viserai le cœur et je tuerai.

La sixième, je viserai le front et je tuerai.

Finalement, tous disparaîtront en cendres, tu verras !

Mais n'aie crainte le résultat sera le même

Neuf mourront ; tu perdras ceux qui t'aiment

Ma résurrection mérite bien quelques sacrifices

Ta récompense : être sauvé de ce maléfice

Je trouvai cela absurde, grotesque même pour tout dire !

Nous repartîmes, Maria et moi, retrouver les autres dans le salon; grand-père n'y était plus. Je m'étais assis a côté de mon vieil ami George, certes plus âgé que moi mais cela ne nous empêchait

pas de bien nous amuser. Nous passâmes des heures à discuter lorsqu'une question effleura mon esprit :

« Pourquoi grand-père nous a-t-il tous invités ? » Demandai-je à mon père qui se trouvait de l'autre côté de la salle.

Un lourd silence s'abattit sur tous les autres convives. Personne ne bougeait. Je sentis le temps se figer, les mâchoires se resserrer ; ils avaient tous cette même grimace au coin de la bouche comme s'ils se forçaient à se taire. On aurait cru que le monde pourrait éclater en lambeaux et cela sans aucune réaction venant des personnes ici présentes. Ils étaient comme perdus dans une longue réflexion, pesant ainsi le pour et le contre ; néanmoins père se décida enfin à me répondre :

« J'essaierai de te répondre, mon cher fils, de la façon la plus concrète et la plus simple que je puisse trouver..., il hésita un instant puis continua ; on ne connaît guère l'identité de l'expéditeur. Le sceau familial est bien présent sur l'enveloppe mais...

– Cela n'est pas possible ! M'écriai-je, seul grand-père a le droit d'utiliser ce sceau, ça ne peut être que lui !

– Il est difficile, continua-t-il sur le même ton négligeant, de le croire mais père l'affirma lui-même. Il ne nous a guère invités. Il pense que Béatrice s'en est chargée, nous réunissant tous ici pour qu'enfin se réalise la « prophétie ». Le moment où elle renaîtra est proche pense-t-il. »

A ces propos, mon oncle Charles se leva et je le vis sortir se dirigeant vers le grand hall.

Je ne croyais pas à ces histoires de sorcière, l'occulte et la magie ne sont pour moi que des histoires pour effrayer les enfants !

Je décidai enfin, lorsque minuit sonna, d'aller me coucher. Je traversai le grand hall lorsque j'entendis la voix de mon oncle Charles qui venait du bureau de grand-père. Je m'approchais donc, ne connaissant pas l'objet de cette dispute si animée :

« Pourquoi ne voulez-vous point aider votre propre fils ?! s'écriait mon oncle

– Vois-tu, mon fils (C'était la voix de mon grand-père) Tu n'es pas digne de recevoir mon aide.

– Mais je ne vous demande qu'un prêt, certes la somme est incommensurable mais les bénéfices de cette affaire vous rapporteront beaucoup, nous rapporteront beaucoup.

– Non, ma décision est irrévocable ! Hurla grand-père. Tu as causé à ta famille plus de tort que de bien...

– Est-ce moi qui ai causé la mort de ma chère femme ?! Rugit mon oncle. N'était-ce pas de votre faute ? ! Ma pauvre femme n'avait rien à faire dans notre querelle mais voilà qu'aujourd'hui elle n'est plus parmi nous ! »

Il n'y avait plus un seul bruit, je n'arrivais plus à entendre leur conversation. Ma curiosité me poussa à m'approcher de la porte, elle était entrouverte. Lorsque je regardai, j'aperçus grand-père s'approchant de mon oncle et lui murmurant quelque chose à l'oreille. Je pensais que grand-père essayait de calmer mon oncle, qu'ils étaient arrivés à un compromis.

Cependant mon oncle se retourna brusquement, son visage était rouge ; il ouvrit la porte et sortit. Il me regarda droit dans les yeux, son regard me transperça le cœur, je sentis comme un frisson dans le dos ainsi qu'une aura très puissante qui m'enveloppait petit à petit tel une pieuvre géante entourant sa proie avec ses tentacules l'étouffant ainsi jusqu'à la mort.

Je le regardai monter les marches, repensant à la scène dont je venais d'être témoin. Était-ce possible que grand-père fut la cause du décès de ma tante ? Je ne voulais m'y résoudre ni même le penser.

« Crois-tu en l'existence de Béatrice ? »

Grand-père se tenait là, derrière moi, je ne savais quoi répondre.

« Je ne sais pas, lui répondis-je.

– Ah ! Tu es comme les autres, ils pensent tous que je vieillis, que je délire et deviens inconscient.

– Grand-père... pourriez-vous m'instruire car je n'arrive guère à comprendre. D'où vient ce mythe ! Une sorcière... cela est absurde !

– Mon enfant, Béatrice existe je le sais. Certes, je n'ai point de preuves, mais de nombreux phénomènes étranges se sont produits. Je ne puis t'en dire plus. »

Ayant fini de converser, je me retirai dans ma chambre, repensant encore à tous ses sornettes. Je me couchai donc, le cœur lourd, regardant à travers la fenêtre, las, une lune que cache de temps à autres d'effrayants nuages difformes, me laissant alors bercer par les gouttes de pluie qui s'écrasaient sur la vitre me chantant ainsi une sonate. Avant même de le savoir, je dormais.

Ce qui s'en suit, je ne puis vous en conter tous les détails, car aussitôt que j'essaye de retrouver le lointain souvenir de la semaine qui suivit, je me retrouve perdu dans une mer où tout n'est que néant, une mer noire où se confondent toutes notions de vie et de mort et où j'erre sans trouver d'échappatoires.

Cette même nuit, je fus réveillé par d'étranges phénomènes. Des cris assourdissants ou bien des notes de musique en **crescendo**, je n'en suis point certain. Cependant, je crus apercevoir une lumière venant du couloir, mais lorsque j'ouvris la porte, il n'y avait plus rien. Je sortis dans le corridor, imaginant de nombreux scénarios, plus inconcevables les uns que les autres. Je cherchai quelque temps encore l'origine des lumières que j'avais vues, je ne trouvai rien, je repartis donc me coucher.

Ce matin même, je fus réveillé brusquement par les hurlements aigus et assourdissants d'une femme, tante Nicole. Je me levai, et accourus sur les lieux.

Je trouvai ma tante Nicole par terre, effrayée, tremblante, le regard rivé sur une porte, c'était celle mon oncle Charles. Je m'approchais et... je fus extrêmement surpris par ce que je vis ; un cercle magique, le cercle du vice et du mal, dessiné et écrit en lettres de sang. J'étais certes effrayé, mais je ne tardais pas à me ressaisir. Je demandai donc des explications à ma tante.

Elle me raconta que sa chambre était proche, elle passait par là pour se rendre au salon lorsqu'elle vit cet étrange cercle. Elle pensait être sous le joug d'une plaisanterie mais s'approchant du dessin elle comprit que celui-ci avait été peint avec du sang. Elle s'était donc mise à hurler.

Me rappelant que mon oncle n'était pas encore sorti de sa chambre, je me précipitai vers la porte essayant ainsi de l'ouvrir. Elle était fermée !

Ma tante et moi allâmes chercher de l'aide. Nous réunîmes toute la famille mais une fois revenus, le cercle avait disparu, plus aucune goutte de sang ne tachait les murs. Cela me stupéfia.

Nous défonçâmes alors la porte de la chambre. Personne ne se trouvait dans la salle. Mon oncle avait disparu. Comment était-ce possible ? Nous nous trouvions au second étage ? Et la porte était bel et bien fermée ?... Trop de questions restaient sans la moindre réponse. Le doute ainsi que l'angoisse commençaient à nous couvrir d'un voile sombre, sombre comme les profondeurs des océans.

Cette réunion familiale était un incomparable **remue-méninges** !

« Béatrice nous a honorés aujourd'hui de sa présence. »

Grand-père venait d'arriver, un sourire à la fois ironique et moqueur à la bouche.

« Ma chère Béatrice a commencé. Sa prophétie se réalise ! »

Ses yeux brillaient d'exaltation, une explosion de joie se lisait sur son visage. Il éclata de rire, un rire aigu et effarant ; grand-père m'effrayait et je pensai qu'il hallucinait.

J'essayai tant bien que mal de me retenir, de ne pas m'agiter. Cependant, il continua à palabrer sur le même ton :

« Béatrice vous a tous invités, nous sommes dix, tous les membres de la famille sont présents. Son retour est proche ! Je jubile ! S'écria-t-il, je jubile à l'idée même de la rencontrer enfin. J'attendais ce moment avec impatience. Le jour où mon âme trouvera le repos est proche. Cette femme me sauvera ! »

Je ne pouvais supporter encore ce genre de balivernes, je rétorquai :

« Nous ne sommes que neuf, notre famille ne renferme que neuf membres !

- Crois-tu, mon enfant, qu'un majordome n'est guère digne d'être considéré comme un membre de notre famille ? »

Je l'avoue, j'avais omis ce détail. D'ailleurs, je ne pouvais croire à la sorcellerie, je ne voulais point croire à l'existence d'un dixième membre.

Me rappelant des événements de la soirée précédente. Je pris donc grand-père à part :

« Je n'ai nullement l'intention de te suspecter, grand-père, mais j'ai cru comprendre que mon oncle et toi aviez un petit différent ?

- Dis moi, mon enfant, suspecterais-tu un vieil homme très âgé comme moi. Je t'interdis formellement de penser que j'oserais faire disparaître un de mes enfants, la chair de ma chair !

- Loin de moi cette idée, grand-père, mais... pourrais-tu m'en parler plus profondément.

- Non ! cela ne te concerne aucunement ! »

Je le laissai donc...

Peut-être mon oncle avait-il des affaires urgentes à régler, une lettre à envoyer ? Non ! Cela était impossible, avec la tempête qui s'abattait sur la région depuis l'après-midi de mon arrivée, nous ne pouvions point traverser vers l'autre rive d'un grand fleuve séparant ce côté de l'île du reste du village. Nous n'avions donc aucun moyen de traverser, aucun contact avec l'extérieur. Ce genre de tempête dure environ une semaine. Pour mes pères, cela ne leur importait guère car il leur permettait de régler leurs affaires familiales et de se réunir tous ensemble sans se séparer.

Cependant, la disparition de mon oncle m'inquiétait, je passai donc tout le reste de la journée à le chercher,... mais en vain.

Il était environ deux heures du matin lorsque je pris mon courage à deux mains, décidant alors d'avoir une discussion sérieuse avec grand-père. Je frappai à la porte... aucune réponse ne se fit entendre. J'ouvris donc la porte, une odeur nauséabonde s'engouffra dans mes poumons. C'était l'odeur du sang. Grand-père était là, assis, inerte. Lorsque je m'approchai, je vis une image effrayante, une dague ronde était plantée dans sa gorge. A la vue de mon grand-père dans cet état, la seule idée qui me venait en tête était de crier, mais, je ne pus le faire, ma voix s'étouffait dans une mer de sanglots et de désespoir.

Je me retournai pour aller chercher de l'aide lorsque je vis, à côté de la sortie, le même cercle qu'auparavant. Comme vous pouvez vous en douter, il avait disparu à mon retour. C'était à en devenir fou !

Nous ne pouvions rien faire pour le sauver.

Oncle Edward, ayant étudié la médecine, affirmait que ce n'était point un meurtre, mais un suicide. Cependant je n'y croyais pas. Cette dague ne provenait guère de notre manoir. Néanmoins,

pour certaines raisons, je préfèrai garder cette hypothèse pour moi seul.

Nous nous réunîmes tous dans le salon ; ma tante Nicole était en larmes, Maria, essayant de la consoler, s'était mise à pleurer à son tour. Mon oncle Edward ainsi que père étaient en train de discuter, ou plutôt de se disputer sur le pourquoi de cette tragédie, les idées fusaient, mais toutes plus fantaisistes les unes que les autres. Ma mère, elle, était seule, elle frissonnait... d'effroi, s'en doute ou d'angoisse. Enfin, Georges et moi avons passé tout le temps à réfléchir de notre côté et à enquêter sur cette affaire. Nous n'avions certes que la vingtaine mais j'étudiais dans le but de devenir un jour un grand détective et mon cousin, lui, étudiait le droit.

L'orage ne s'était point arrêté. Nous ne pouvions quitter le domaine familial... Nous décidâmes donc, après mures réflexions, d'attendre que le ciel s'éclaircisse, pour enfin aller en ville y contacter la police sachant qu'aucune lettre ne pouvait être envoyée de cette partie de l'île.

Une fois cette décision prise, nous passâmes toute la nuit ensemble sans pour autant qu'aucun de nous ne se décide à parler. Personne n'osait s'aventurer et ouvrir une discussion.

Je me levai donc, Pablo entraîna nous informer que le petit déjeuner était servi, et je sortis précipitamment de la salle, me dirigeant ainsi vers ma chambre.

Lorsque je traversai le hall, regardant la grande peinture, je me rappelai du texte écrit sur la tablette. Je le relus attentivement, les événements coïncidaient parfaitement avec les prémonitions du poème. C'était irrationnel, saugrenu et ridicule ! Moi, je condamnai la fatalité...

Les heures défilaient, je ne bougeai pas, j'étais étendu sur ma couche, ne pensant à rien en particulier, immobile, le regard vide, terni par la disparition de mon grand-père.

Le soir venu, je me rendis dans le salon où tout le monde était encore assis. Je vis mes parents qui se levaient, marchant en direction de l'autre porte qui menait à leur suite, je les interpelai donc, leur proposant de rester tous réunis.

Ils refusèrent, clamant qu'ils se sentiraient mieux seuls. Ils continuèrent donc leur chemin lorsque je m'écriai :

« Mais vous ne comprenez donc pas !

- Comment oses-tu, rétorqua ma mère

- Je t'interdis, mon fils, d'élever ta voix sur moi ! Hurla mon père.

- Je suis sincèrement désolé, père, lui dis-je en reprenant mon sang froid, mais la situation est dramatique. Ne comprenez-vous pas que la mort de grand-père n'était autre qu'un meurtre ?!

- Oui, nous le savons, répondit père, nous sommes tous arrivés à cette conclusion, mais ta mère ne veut point rester ici. Elle préférerait que l'on reste seuls, dans notre chambre.

- Pourquoi mon frère ? Penses-tu que le meurtrier est l'un de nous ? Dit mon oncle Edward d'un ton arrogant et méprisant.

- Je n'ai confiance qu'en moi-même, commença mon père, tu le sais bien. Sur ces mots, au revoir, et à demain ».

Ils étaient partis.

Nous refusâmes tous de nous séparer et nous invitâmes même Pablo à rester avec nous.

Cette nuit-là fut la plus longue de ma vie. Nous nous suspicions mutuellement, je le vis dans leurs regards. Ces regards noirs, remplis de peur et d'angoisse. Je n'y prêtai point attention. Je préfèrai concentrer tous mes efforts à la création d'une hypothèse possible, qui nous permettait ainsi d'expliquer tous ces phénomènes.

Le matin venu, je me rendis chez mes parents afin de les appeler ; le déjeuner était servi. Le même scénario se reproduisit : je frappai à la porte ; personne ne répondait. Je l'ouvris donc, une

scène horrible me frappa. Mon père et ma mère étaient là, par terre, le ventre déchiqueté par mille coups de la même dague ronde. La salle était couverte de sang, le cercle magique était dessiné au plafond. Je ne pus me retenir de crier et de pleurer, puis... plus rien. J'avais perdu connaissance.

On me raconta par la suite qu'on m'avait retrouvé, inconscient, et qu'on avait pris soin de moi toute la journée.

Je ne pourrais vous conter le reste des événements en détail, sachant que depuis la mort de mes parents je n'ai guère quitté ma chambre. Je les revoyais, inanimés, baignant dans une marre de sang, les yeux ouverts et le teint pâle. Je maudissais la fatalité.

Cependant, mes parents n'étaient point les dernières victimes, j'ai assisté à une série de meurtres plus sanglants les uns que les autres. Ma tante Nicole, mon oncle Edward ainsi que notre majordome Pablo étaient tous morts. Tués avec la même dague, le même dessin se trouvait sur le mur à chaque assassinat. Je ne pensai qu'à une chose : le coupable devait être arrêté !

Sept jours avaient passé depuis mon arrivée sur l'île, il ne restait plus que Georges, Maria et moi. L'odeur du sang régnait dans le manoir alors que la tempête à l'extérieur régnait en maître absolu sur nos existences, nous empêchant ainsi de fuir ce malheur. Je n'en pouvais plus. Était-ce vraiment les méfaits d'une sorcière ? Béatrice existait-elle vraiment ? Ou ce pourrait-il que le meurtrier soit l'un de nous ?

Mon séjour dans cette demeure fut à la fois terrible et plein d'énigmes.

Je tenais à tout prix à sauver mes cousins. Mon amour pour Maria m'aveuglait, je n'aurais pu me résoudre à la perdre. La nuit venait de tomber, je n'avais guère fermé l'œil depuis trois jours.

Je commençai à mener mes recherches, le coupable devait encore se trouver ici. Je venais de traverser le grand hall lorsque j'entendis un chant, celui de la sorcière. Je m'approchais de la grande peinture lorsque je vis un phénomène incroyable. C'était Béatrice, ou plutôt une ombre ayant la forme de cette femme.

J'étais effrayé, mes jambes tremblaient et mon cœur battait à un rythme effréné. Je courus donc, sans regarder derrière moi et sans m'arrêter. J'étais épouvanté mais je devais demander de l'aide.

Certes l'orage ne s'était point calmé, mais la vie de mes chers cousins était plus importante à mes yeux que tout. Je quittai ainsi le manoir, me dirigeant vers la rivière. Le pont en bois avait totalement disparu sous des torrents d'eaux déchaînées. Voulant traverser à la nage, j'aperçus soudain quelque chose. Là, derrière les buissons, je trouvai une petite barque cachée. Pourquoi cette barque se trouvait là ? Je ne le savais guère.

Je la pris donc, mais essayant de traverser la rivière, je fus surpris par la puissance des flots.

Je pensais mourir, noyé par les forces de la nature et broyé contre des rochers polis par le temps. Ma barque chavira, s'engouffrant ainsi dans les eaux. Je n'arrivais plus à combattre les rapides, je me laissai donc couler n'ayant guère assez de force et de courage pour continuer. Je perdis connaissance.

Lorsque je me réveillai, c'était déjà l'aube. Je me retrouvai sur la rive, un bras cassé et des blessures le long du corps. L'orage s'était calmé, cela me prit du temps pour m'en rendre compte. Lorsque je fus totalement réveillé, j'accourus au manoir chercher mes cousins. Une fois arrivé, ce que je vis m'attrista, me désola et m'étonna.

Il ne restait plus que des cendres de notre magnifique demeure. Tout avait brûlé durant la nuit comme l'avait prédit Béatrice. Mes jambes ne pouvaient plus me soutenir, je m'effondrai donc par

terre. Néanmoins sans qu'aucune larme ne veuille couler.

J'avais tout perdu ; une famille, un amour, une maison. Je n'avais plus rien.

Le jour même, je quittai l'île, errant sans but précis le long des villes anglaises. Je n'avais plus aucune raison de vivre, l'existence était devenue pour moi, un fardeau lourd sur mes épaules. J'appris un an plus tard qu'un membre de la famille avait reçu tout l'héritage laissé par grand-père. Je n'y prêtai guère attention. Passant mes jours à maudire le monde et à crier mon malheur, je me perdis dans l'alcool et la mélancolie. Je ne savais qui blâmer. Fallait-il croire en l'existence de Béatrice ?

Non, je préférais rejeter la faute sur la fatalité. Cette dernière triomphe dès que l'on croit en elle, moi j'y ai cru, elle m'a vaincu.

Gardez bien en tête, mon vieil ami, l'histoire d'un homme qui n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'une existence détruite par un mythe ou plutôt par le fruit de l'imagination humaine.

N'oubliez jamais l'histoire d'Alan Smith.

Fantastique en 2016

Le 16 mars 2016 assis sur le banc dans la salle d'attente n° 27, François Lambin se dirigeait vers Athènes.

Après six heures de vol Lambin atterrit à Athènes. Voilà son rêve qui devenait réalité.

Très tourmenté par le film «Troie» et malgré sa fatigue, François ne put attendre le lendemain pour réaliser son rêve. Il se hâta sur la place de Mont Danielle pour admirer la nouvelle sculpture du **Cheval de Troie**

En s'approchant de plus en plus de la place, il entendit une musique qui surgissait des alentours de la statue. La musique allait **crescendo** et des cris s'élevaient dans les airs: C'était les Grecs qui fêtaient leur victoire.

En soulevant la tête pour admirer le cheval, François Lambin aperçut une jeune fille brune, belle, séduisante, le **baladeur** dans les oreilles, qui regardait la pleine lune. C'était la fille de ses rêves.

Tout à coup, ils se retrouvèrent les mains jointes, les regards croisés en train de danser au milieu de la foule.

Subitement, un **mobile** sonna, un silence domina le Mont Danielle et une forte lumière éblouit la foule. Les hommes furent paralysés les uns après les autres et se métamorphosèrent en statue de pierre. François Lambin se retourna vers la jeune fille et une grande stupeur l'envahit: où était la jeune fille?...

Il ouvrit sa main dans laquelle il avait serré celle de la jeune fille, et n'y trouva plus qu'une fleur fanée...

Texte poétique sur la société moderne

Ce n'est pas très facile de faire un choix
Quand nous sommes dépourvus de tout espoir.
Voilà bien où se trouve mon dilemme,
Nous vivons dans un monde plein de problèmes.

Ma mère, me disait quand j'étais un enfant
Qu'autrefois le monde était différent.
« Les Hommes, ma fille, vivaient avec amour et paix
Alors qu'aujourd'hui plusieurs guerres sont nées ».

Nous vivons dans un monde assez cruel
Plein de corruption, clandestins et criminels.
A quoi vous attendez-vous? Au bonheur?
Regardez autour de vous les Hommes sont sans cœur!

Dans leurs mains, des billets et des revolvers,
Tous les deux sont des outils destructeurs.
Est ce qu'il y a vraiment une différence?
Malsains, néfastes; un sentiment de malveillance!

J'ai entendu parler d'une certaine innocence
Qui, autrefois, englobait toute notre enfance;
Mais avec l'internet, et la télévision,
Cette jouissance est en voie de disparition!

Avec notre société, on voit dans les rues,
Des jeunes imitant tout ce qu'ils ont vu
Dans leurs jeux de vidéo et les films.
C'est la **galère!** et les industries s'enrichissent.

L'école nous parle d'une démocratie
Or, en ce moment, on s'en moque et on oublie!
Mais que s'est-il passé dans cette société?
Avons-nous dissipé notre fraternité?

Réveillez-vous et regardez autour de vous!
Il est temps d'agir, et de faire revenir : TOUT!
Tout ce qu'on a perdu, tout notre respect,
Tous nos droits, notre amour et notre liberté!

Ce n'est pas très facile de faire un choix
Quand nous sommes dépourvus de tout espoir.
Surtout quand nous n'avons pas de voix,
Vous avez le temps – or, ce n'est pas le cas pour moi.

3° : Du surnaturel à la mythologie

Mythologie fantastique

C'était le troisième coucher de soleil après mon arrivée sur cette île. Je ne me sentais pas bien, ma main était rouge à cause des moustiques, et la grotte où je dormais était pleine de chauve-souris, je n'avais rien à manger, et personne à qui parler.

Ils m'avaient tous abandonné, j'étais perdu.

Le temps passait et je n'avais toujours rien alors j'ai décidé de me promener sur cette île, et de chercher au moins de quoi manger et de quoi boire.

Je me suis rendu compte que je ne trouvais rien et le soleil recommençait à se coucher. En retournant à la grotte, je ne la trouvais plus, elle avait disparu.

Une fois le soleil couché, un groupe de soldats arriva sur une **galère**, je me cachai pour les regarder. Ils descendirent et se mirent devant l'endroit où se trouvait précédemment la grotte .

L'un des soldats s'avança, se mit à genou, et cria « ***Crescendo!*** ».

Il eut un silence, puis, tout à coup, un tremblement de terre, je n'arrivai pas à croire ce que je voyais : une immense porte s'ouvrit devant les soldats, je vis la grotte.

Le chef des soldats se remit debout, et y entra pendant que les autres attendaient dehors.

Après quelques instants, il ressortit assis sur un immense cheval, qu'il appelait le « ***Cheval de Troie*** ». Il brillait comme une étoile et battait des ailes pour se faire de la place. En s'approchant, l'un des soldats m'entendit et, furieux contre moi, il me prit par le bras et m'amena à son chef.

Il me regardait d'une façon inexplicable.

Et après avoir discuté avec les autres, il sortit un cristal de sa poche qu'il mit devant mes yeux. Une immense lumière en jaillit qui me rendit presque aveugle.

Je ne pouvais rien faire, à part attendre.

Et finalement la vue me revint. Le lever du soleil me réveilla. J'étais toujours sur l'île, mais les soldats avaient disparu.

Avais-je rêvé ou avais-je réellement assisté à une **variante** de la guerre de Troie ?

Les ailes de sang

C'était un jour d'automne. J'admirais l'étonnante couleur feu que les feuilles prenaient avant de valser dans les airs et de se déposer avec une telle délicatesse au sol. Ce spectacle extraordinaire s'accordait parfaitement avec la musique qui défilait en boucle sur mon *baladeur* MP3, qui n'était autre que « Savin' Me » du célèbre groupe Nickelback. Je restais assise, sans bouger, regardant les feuilles tomber les unes après les autres sans commencement ni fin. Ce qui me frappait le plus, c'était ce rouge intense qui les colorait et qui leur volait toute la fraîcheur et la joie de vivre du printemps. C'était un rouge qui annonçait la mort. Un rouge qui rappelait la guerre, le sang, la souffrance, les flammes de l'enfer dont on entend souvent parler mais que personne n'a jamais vues.

Soudain un souvenir refit surface en entendant ces paroles:

"Show me what it's like

To be the last one standing

And teach me wrong from right

And I'll show you what I can be

Say it for me

Say it to me

And I'll leave this life behind me

Say it if it's worth saving me".

(Traduction: « *Montre-moi à quoi ça ressemble*

D'être le dernier debout

Et apprends moi à différencier le mal du bien

Et je te montrerai ce que je peux faire

Dis le pour moi

Dis le moi

Et je pourrai laisser cette vie derrière moi

Dis-le si ça vaut la peine de me sauver ».)

Ce fut pour moi comme une décharge électrique: inattendue, surprenante, violente, sèche, et glaciale. Ce souvenir, mon passé... comment avais-je pu le *zapper* ainsi?

Ce passé qui m'a tant fait souffrir, mais qui fait partie de ma vie.

Je me souvenais de tout. A cette époque, je n'avais que quatre ans, et déjà j'étais une grande solitaire. Ma mère était ma meilleure amie et mon père était toujours au travail. Je regardais tous les soirs la petite horloge posée sur une table du salon, attendant avec impatience le moment où la petite aiguille irait sur "le six" pour qu'enfin nous formions à nouveau une famille heureuse et unie comme on en voyait à la télé. Notre appartement était charmant. De la porte d'entrée, on pouvait apercevoir le salon à droite et, si on laissait notre regard parcourir la pièce, on tombait sur le repère secret, qui n'était autre que le lieu de travail de mon père lorsqu'il était à la maison, puis la cuisine, et enfin le couloir situé tout à fait à gauche. J'aimais tout de cet appartement, je m'y sentais bien. D'ailleurs je ne me suis jamais sentie aussi bien dans aucune autre maison. Lorsqu'il y avait du vent, j'aimais aller dans la chambre de mes parents, au bout et à gauche du couloir, juste après la salle d'eau. Là, je m'installais sur leur grand lit, et je regardais les rideaux, aussi légers que de la soie, s'agiter gracieusement, tout en écoutant le sifflement très étrange mais agréable du vent pénétrant dans la pièce. Quelques fois, j'avais même la chance d'admirer le fameux corbeau noir. Il m'intriguait à toujours se poser sur le balcon de la chambre, à regarder à l'intérieur. Il n'avait pas peur quand nous nous approchions de lui. Ma mère disait qu'il était très farouche, mais moi je trouvais qu'il était sympathique en fin de compte.

Je me souvenais également des voix. C'étaient des voix d'enfants, qui m'appelaient le soir avant de m'endormir, pour venir jouer avec elles. Les voix venaient de derrière mes rideaux. Je n'osais jamais les soulever, de peur de découvrir ce qui m'y attendait. J'en parlais de temps en temps à ma mère, mais je savais au fond de moi qu'elle ne me croyait pas. Sans doute pensait-elle que ce n'était que mon imagination débordante qui me jouait des tours. Plus les soirs passaient, plus les voix devenaient fortes et insistantes. Avant, ce n'étaient que des chuchotements, puis ce furent des appels, comme si les enfants prenaient de l'assurance au fur et à mesure que le temps passait. Au bout d'un certain temps, je m'étais habituée à eux. Ils me berçaient, me tenaient compagnie, et me faisaient me sentir moins seule. Je ne leur ai jamais répondu. Je ne faisais que les écouter, de peur qu'ils ne s'en aillent juste après avoir eu une réponse de ma part.

Ce que j'aimais par-dessus tout, c'était aller me recoucher dans le lit de mes parents, tôt le matin. Je m'installais entre eux, bien installée avec ma mère à ma gauche, et mon père à ma droite. Ce fut ce matin là que je la vis, Elle.

Mon cœur battit à toute vitesse, mon sang ne fit qu'un tour. Elle était là, debout, près de la porte. C'était une silhouette de femme toute blanche et lumineuse, entourée par deux longues ailes rouge sang et flamboyantes. Je n'éprouvai aucune malaise quand je la vis. Elle m'inspirait confiance, c'était une silhouette chaleureuse, accueillante. Elle me fit signe de la suivre, puis elle commença à courir en direction de la salle d'eau. Bien évidemment, je ne pus m'empêcher de la suivre. Une lueur très douce avait envahi la salle, je ne voyais plus qu'une plume ensablantée au sol. Je me penchai donc pour la ramasser, et lorsque je me relevai, je fus surprise de me retrouver dans un autre monde.

Prise de panique de ne pas être chez moi, je me mis à pleurer. Je sentis une main sur mon épaule. C'était un ange d'une beauté à couper le souffle. Je ne pus reconnaître que ses ailes rouges. C'était la silhouette qui était venue me chercher. Ses ailes paraissaient plus grandes. Elle passa beaucoup de temps à m'expliquer qu'ici, c'était son monde, et que c'était également le mien. Elle m'apprit qu'elle était mon ange attiré, et qu'elle suivait mes moindres faits et gestes. Elle me fit visiter notre monde.

Tout était vert là-bas. Nous commençâmes par traverser un champ de verdure où fleurissaient des milliers de fleurs toutes plus belles les unes que les autres, avant d'entrer dans une forêt majestueuse. Les arbres étaient magnifiques et d'une grandeur surprenante. Un chat vint vers nous. Mon ange me dit alors qu'ici les êtres n'étaient pas farouches et qu'ils vivaient en parfaite harmonie avec les autres êtres de ce monde. Ce chat n'était pas un chat ordinaire: il avait également des ailes, mais ses ailes n'étaient pas de plumes rouges, non, elles étaient plutôt transparentes et de forme oblongue. Apparemment tous les êtres avaient des ailes différentes. Nous continuâmes notre route, ce qui nous conduisit à une rivière. Je me laissais guider par mon ange, elle nous entraîna vers des chutes d'eau. Elles étaient plus hautes que celles du Niagara. C'était magnifique. Elle me prit dans ses bras et sauta. J'eus véritablement la peur de ma vie. Au moment où nous allions plonger dans l'eau, elle redressa ses ailes et vola au dessus des chutes. Nous restâmes dans les airs un bout de temps, puis j'aperçus de petites maisonnettes. Elle m'expliqua rapidement que c'était notre village. J'allais habiter avec elle. Le soir venu, elle me dit alors qu'il était impératif que je retourne auprès de mes parents et, en voyant la tête que je faisais, elle me promit que dorénavant je pouvais avoir un libre accès à ce monde en serrant la plume contre mon cœur, et en ayant un fort désir d'y retourner.

Lorsque je rouvris les yeux, je vis mes parents penchés au-dessus moi, essayant de me réveiller. J'étais étendue au milieu de la salle d'eau, comme sortie d'un rêve. Je sentais quelque chose de doux dans mes mains collées contre moi. Je regardai alors l'objet que je tenais, c'était la plume de mon ange. Je la cachai vite, avant que mes parents ne s'en aperçoivent.

Je suis retournée plusieurs fois dans ce monde depuis. La dernière fois que j'y suis allée, vers mes cinq ans, c'était pour dire à mon ange que je ne retournerai pas la voir avant d'être plus autonome et plus consciente de mes actes. Elle me promit de venir me chercher le moment venu. C'est à partir de ce jour que les voix disparurent, et que mes rêves prémonitoires firent leur apparition.

En allant me coucher, je repensai encore à mon passé que j'avais eu le malheur d'oublier pendant toutes ces années. Je jetai un coup d'œil à ma plume, posée sur ma table de chevet. Elle était toujours aussi rouge. Je la pris, la serrai fortement contre mon cœur, et soudain je la vis, mon ange.

Elle était venue me chercher.

Ma génération

Fermeture d'esprit de toute une génération

Mais que devient ma nation ?

Mes pensées troublées par ce béton bien roulé

M'empêche de me révolter contre cette conspiration

Qui atteint toute ma génération

Seul dans mon univers... Il pleut dans mes yeux

Une pluie acide qui détruit mes rêves et fait place à l'obscurité

Dans une **galère** perpétuelle, un mal de vivre universel

Personne n'a de réponse, la réponse de la vie

Nous ne sommes que de passage,

Des êtres éphémères, indignes de cette terre

Dont nous avons pollué l'air pur

On t'a donné la vie, et toi t'en prends une ?!

L'herbe qu'on a fait pousser maintenant on la fume !

Mais que devient ma génération ?

4° : Réflexion philosophique

Une question de point de vue

Je me retrouve ainsi, en cet après-midi comme les autres, devant ces dix mots écrits sur ma feuille qui reste blanche.

Que viennent-ils faire ensemble ? Qu'y-a-t-il de commun entre un **cheval de Troie** et un **baladeur** ? Pour une **galère**, je suis bien dans une ! Pour un **remue-méninges**, c'en est un ! Mais alors, et les autres mots ? Il doit bien y avoir une raison. Rien ne se fait sans raison. Chaque chose tient son origine. Si ces dix mots ont été regroupés ainsi, c'est qu'il doit y avoir une raison ! Un message à faire passer ! Une histoire à écrire ! N'importe ! Mais il doit y avoir une raison ! Une cause ! Et à chaque cause sa conséquence ! Mais voilà le problème... Lesquelles ?

Ces mots marqueront-ils un jour notre vie ? Sont-ils d'une importance si grande ? Pouvons-nous tout simplement les oublier ? Ou nous cachent-ils quelque chose ?

Galilée n'a-t-il pas dit : « *Et pourtant elle tourne* » ? John Fitzgerald Kennedy n'a-t-il pas dit : « *Ich bin ein Berliner* » (*Je suis un Berlinois*) ? Neil Armstrong n'a-t-il pas dit : « *That's one small step for man, one giant leap for mankind* » (*C'est un petit pas pour moi, un grand bond pour l'humanité*) ?

Toutes ces phrases qui, aujourd'hui, marquent notre existence ... Toutes ces phrases qui ont bouleversé tant de personnes lorsqu'elles ont été prononcées... Ces dix mots seront-ils un jour comme ces phrases, connus dans le monde entier, célébrés partout ?

Et toutes ces interrogations sans réponses, qu'en faire ? On dit bien qu'il ne faut jamais poser trop de questions ou que la curiosité est un vilain défaut. Mais ne dit-on pas aussi que la curiosité est le début de l'intelligence et du savoir ?

La belle affaire que de pouvoir dire oui, non, questionner, demander, répondre, argumenter, et convaincre... Pouvons-nous nous exprimer ? L'article onze de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789 repris aujourd'hui dans la Constitution de la cinquième République ne dit-il pas : « *La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi* » ? Alors faisons-le ! Exprimons-nous !

Bref, pour mettre fin à ces interrogations qui ne se termineront jamais, puisqu'à chaque fois que l'on répond à une, une autre naît, faisons place à un petit récit, qui éclaircira peut-être les choses...

C'était une de ces journées d'automne, où les nuages gris viennent accabler notre existence, et où les rues ne sont que des tapis de feuilles orange et rouges qui sont tombées des arbres. Je n'aime pas l'automne. L'absence du soleil nous rappelle le déclin de notre vie. On est toujours triste et on déprime.

Je m'appelle Augustin Blondin.

Revenons là où nous étions. J'étais en train de marcher tranquillement dans la rue, des écouteurs à l'oreille. Ah ! Le **baladeur** ! Sublime invention ! Que ferions-nous sans cet objet si

précieux, qui nous emporte souvent dans notre monde imaginaire, et qui nous éloigne de nos soucis ? J'errais ainsi entre les ruelles, quand je me heurtai à une jeune femme. Je demeurai immobile : elle était tout simplement magnifique ! Charmante ! Ses longs cheveux noirs comme l'ébène virevoltaient au vent. Ses yeux ! N'en parlons pas. Un mélange de bleu ciel et de vert clair...

Ainsi donc, la perfection pouvait bel et bien exister sur Terre.

Je balbutiai quelques mots :

- « Excusez-moi madame... Je... J'étais... »

- Ne vous inquiétez pas. Ce n'est pas grave. »

Et elle continua à marcher. Quel abruti j'étais ! Je ne savais même pas faire une phrase ! Je remarquai qu'elle avait fait tomber une sorte de mouchoir en tissu blanc. Le nom "*Hélène*" y était cousu. Était-ce son nom ? Hélène ! Cette même femme qui, jadis, fut l'épouse de Ménélas. Cette même femme pour qui des milliers et des milliers de soldats grecs se rendirent à Troie pour tenter de la reprendre des mains de Pâris ! Cette même femme pour qui Ulysse conçut le **cheval de Troie** !

J'accourus pour lui rendre son mouchoir. Il sentait la lavande. Elle avait déjà traversé la rue. Au moment où j'allais crier pour l'appeler, une grande voiture noire aux vitres opaques surgit brusquement. Elle roulait si rapidement que les roues firent un horrible bruit aigu au tournant, mais elle continua à rouler comme si de rien n'était. Elle passa devant Hélène ; je ne pouvais plus la voir. A ce moment, un cri strident retentit. On eût dit Pavarotti chantant **crescendo**. Quand la voiture s'éloigna, Hélène avait disparu !

Oh mon Dieu ! Je venais d'être témoin d'un enlèvement. Que devais-je faire ? La plus sage décision me parut tout d'abord d'alerter la police. Puis je me mis à imaginer ce qui pourrait se passer si jamais le ou les criminels en question venaient à savoir que j'avais tout vu. Je décidai donc de rentrer chez moi, et d'y réfléchir calmement.

Le bruit du téléphone me réveilla. J'étais paisiblement en train de dormir, mais non, il fallait absolument que quelqu'un m'appelle pour me déranger.

Je m'appelle Edgar Casserole.

- « Allô Edgar ! ».

Et je reconnus cette voix.

Cette voix stridente, que je reconnaîtrai entre toutes les voix du monde et même de l'univers. Cette voix qui me donne envie de m'arracher les cheveux, de sauter du haut d'un gratte-ciel, ou encore de poignarder mon cœur et le faire sortir de mon corps, pour le remettre à sa place et le poignarder à nouveau.

Cette voix que j'exècre, et qui m'a fait exécrer mon prénom.

C'était Patron qui m'expliqua rapidement que je devais traquer un gars. Pour Patron, tout ce

qui est technologie et logiciels est un **remue-méninges** complet. Je devais donc m'en charger encore une fois. Je me levai à contrecœur, pris mon manteau et sortis. Je mis en marche mon capteur, j'allumai mon ordinateur et j'attendis dans la voiture.

Quand je reçus des signaux, je fis ce que je devais faire, et en quelques touches, j'envoyai un petit **cheval de Troie** (vous le connaissez bien, ce programme qui donne accès à d'autres ordinateurs en ouvrant des portes dérobées) pour avoir les informations que je voulais. Je sais, je sais, je ne suis pas un bon **mentor** pour les jeunes en racontant tout cela. Mais bon, prenez-le comme une **variante** du jeu d'échecs. Des gens jouent à la façon traditionnelle, moi, je joue à la Capablanca. J'ai deux pièces en plus : mon capteur et mes logiciels secrets.

J'obtins alors après quelques autres touches une fiche d'identité : Augustin Blondin. Ainsi se nommait le pauvre homme que j'irai surprendre dans son appartement. Je lus l'adresse rapidement, et je m'y rendis.

Quatrième étage, porte à gauche. Il avait un bel appartement, cet Augustin Blondin. Un mobilier élégant je trouve. Il avait beaucoup de tableaux. Un d'eux m'attira. C'était une représentation d'une bataille navale antique, et une **galère** somptueuse était mise en valeur.

Il y avait un fauteuil en cuir noir. Je m'y installai. Sur la table à côté, il y avait quelques magazines. Je les feuilletai : je fus étonné de lire en grandes lettres, « **Crescendo** », magazine belge consacré à la musique classique. Était-il donc un amateur de Beethoven et de Bach ? En tout cas, ce qui était certain, c'est qu'il n'avait pas de télévision... Comment pouvait-il vivre sans une télé ? N'a-t-il jamais voulu connaître cette belle sensation extravagante de **zapper** des chaînes ?

Il tarda à rentrer. Je remarquai également que son téléphone **mobile** était sur la table. Était-il donc une de ses personnes qui ont le sens **baladeur**, et qui passent leur vie à se promener et à errer dans les rues ?

Je passai donc un bon moment à soupirer et à **escagasser** des mouches qui venaient gâcher l'atmosphère silencieuse et paisible.

Enfin, il entra. Il alluma la lumière. Et il me vit.

J'entraî ainsi, comme tous les soirs, dans mon petit appartement du quatrième étage, où personne ne venait me voir et où je n'allais voir personne. Mais cette fois-ci, quand j'allumai la lumière, il y avait quelqu'un dans mon fauteuil en cuir noir. C'était un homme. Grand. Musclé. Il portait un costume et des lunettes noires.

- « Monsieur Blondin ? Augustin Blondin ? me demanda-t-il.

- Oui, c'est moi, répondis-je, étonné.

- Parfait ! s'exclama-t-il tout content. Ceci vous appartient ? ».

Il avait dans la main mon téléphone **mobile** que j'avais oublié sur la table.

- « Oui, je répondis à nouveau, encore plus ébahi ».

Il le lança alors de toutes ses forces, ce qui l'envoya cogner contre le mur et il se brisa. Je restai bouche bée.

- « Maintenant, veuillez bien me suivre s'il vous plaît, reprit-il calmement ».

Je ne dis rien au début, puis au bout d'un certain moment j'éclatai de rire. Ensuite je me mis à crier comme un fou :

- « Alors tout d'abord vous entrez dans mon appartement sans autorisation, je ne sais même pas qui vous êtes ou ce que vous faites ici, vous avez le culot de vous installer tranquillement dans mon fauteuil et de casser sans raison mon portable, et à présent vous osez me demander de vous suivre ? Mais vous vous prenez pour qui ? Vous croyez vraiment que je vais venir avec vous ?

- Oui, dit-il tout calmement ».

Puis il sortit un revolver, et le pointa vers moi. Un sourire narquois se dessina sur ses lèvres.

- « Ah ben ça change tout maintenant... Ricanai-je de manière nerveuse. Vous disiez ?

- Et bien, Monsieur Blondin, nous allons **zapper** la partie où vous essayez de me duper et de vous défendre, parce que, quoi que vous fassiez je finirai toujours par vous **escagasser**, et croyez-moi, vous n'avez pas envie que je vous fasse mal, puis nous allons descendre et monter dans une voiture sans faire de bruit. Ensuite, je vais vous bander les yeux, pour que vous ne voyiez pas où nous allons. Si vous faites tout cela comme il faut, il n'y a pas de raisons pour que les choses se compliquent, n'est-ce pas ?

- D'accord, je repris rapidement, de peur de susciter sa colère ».

Et nous fîmes ce qu'il venait de me dire. Quand nous nous installâmes dans la voiture et que je jugeai le moment propice, je demandai :

- « Pourquoi avez-vous cassé mon portable ?

- Simple précaution, répliqua-t-il. On ne sait jamais si vous voulez appeler quelqu'un pour tenter de vous sauver ou quelque chose comme ça.

- Vous n'avez pas peur que je sois armé ?

- Vous ? Armé ? éclata-t-il de rire.

- Pourquoi je suis là ?

- Parce que vous avez vu ce que vous n'auriez pas du voir.

- La voiture noire tout à l'heure ?

- Vous mettez toujours autant de temps avant de comprendre les choses ?

- Mais je ne dirai à personne... ».

Il m'interrompit.

- « Écoutez, moi, on me donne des ordres, je les suis. Vous avez des questions ? Et bien vous les poserez plus tard. Maintenant, si vous voulez bien me laisser tranquille. Je n'aime pas les gens qui parlent trop ».

Évidemment, je me tus immédiatement. Je me mis à penser à Hélène, et à réfléchir à ce qu'elle aurait bien pu faire pour être enlevée. Ah ! ce qu'elle était belle. Un ange ! Absolument sublime. Je pourrais peut-être la sauver. Je la libérerai des mains de ces monstres, et elle m'adorera. Oui ! Elle m'adorera. Je ne pouvais m'empêcher de penser à elle, à son odeur de lavande et à ses cheveux noirs. Était-ce donc un coup de foudre ?

L'arrêt de la voiture me ramena à la réalité. Nous descendîmes, et j'obtins le droit de voir à nouveau. Je m'attendais à voir une dizaine d'hommes armés prêts à tirer au cas où je décidai de faire le James Bond, mais en fait non. L'endroit était désert. Mais qu'est-ce que c'était, cet endroit ? Une vieille grange dans une cour abandonnée.

- « Nous allons à présent aller voir Patron, m'expliqua l'homme. Et tâchez de ne pas l'énerver. C'est un conseil, suivez-le ».

Le Patron ! A quoi devais-je m'attendre ? Et puis pourquoi je l'énerverais ? Allait-il me tuer ? Je commençai à m'inquiéter. Jusqu'à maintenant ce n'était que des ordres. Pas de violence, pas de morts, et surtout pas de Patron ! Était-ce un de ces hommes riches qui ont ces grands bureaux et qui se contentent de s'asseoir dans un beau fauteuil toute la journée ? Ou un assoiffé de sang et d'armes ?

Quelle horreur que de poser des questions sans réponses ! Des interrogations qui se mêlent dans votre petite tête ! Comme je maudis cette sensation ! Qu'elle aille aux **galères** ! Avez-vous déjà essayé de terminer un puzzle, de résoudre un casse-tête ou une énigme ? Ces quelques pièces qui restent et que vous ne savez où placer ou cette réponse que vous voulez à tout prix mais que vous n'avez pas ! Ces **remue-méninges** sans fin ! Cet affolement atroce qui vous hante les esprits et qui vous pousse au maximum, aux limites de vous-même, et qui finissent par vous rendre malade, déprimé, égaré et en un mot : fou ... Voilà tout à fait ce qu'est, rester dans le néant, dans l'incertain ou dans l'inconnu.

Je pénétrai ainsi dans la grange plus frustré qu'inquiet et, à ma grande surprise, je me retrouvai dans une espèce de laboratoire aux murs blancs qui ressemble plus à un labyrinthe qu'à un centre de recherche.

On me fit asseoir sur une chaise dans une petite salle carrée. Elle était vide, aux murs blancs encore une fois, et une lampe au néon m'aveuglait. La porte s'ouvrit. Le grand bonhomme musclé entra, suivi d'une femme. Mais ! C'était Hélène ! Je sautai, halluciné :

- « Ils vous ont fait du mal ? Oui ? Dites-moi ! Ces abrutis ! Ils vous ont enlevé ! J'ai tout vu ! »

Elle me regarda les yeux écarquillés, totalement ébahie, puis éclata d'un rire narquois :

« Tu as cru que... Que c'est hilarant ! Tu entends Edgar ? Il a cru que...

– Mais qu'est-ce qui est si drôle ? me lamentai-je.

– Augustin Blondin, je vous présente Patron, Mademoiselle Hélène de La Marne. »

C'était une de ces journées d'automne, où la douce brise vient vous caresser les joues, et où les rues sont recouvertes d'un tapis majestueux de feuilles orange et rouges. J'aime bien l'automne.

Il serait utile de préciser à ce stade que je suis patronne d'une agence. Notre **mobile** ? Gagner de l'argent. Que se soit par ruse ou par vol, que l'on ait à **escagasser** des maisons ou à tuer des personnes, on gagne de l'argent. A une seule condition. On ne doit pas se faire remarquer.

Je m'appelle Hélène de La Marne.

Revenons là où nous étions. J'étais en train de marcher dans la rue, prête à accomplir une des missions les plus importantes de ma vie, quand je me heurtai à un homme. Il avait un **baladeur** et semblait rêvasser. Encore un de ces sots qui passent leur existence à songer et à fantasmer. Quel idiot !

Il balbutia :

- « Excusez-moi madame... Je... J'étais... ».

Mon impatience et mon exaspération allèrent **crescendo**. Quel abruti ! Il ne savait même pas faire une phrase ! Voilà ce qui se passe quand vous passez votre temps tout seul.

Je lui dis que ce n'était pas grave. Mais c'était grave. Même très grave. Il rodait là où je devais faire mon travail. Quelle **galère** ! Il allait tout voir. Je ne pouvais pas l'attaquer, il n'y avait pas de temps... Alors, je laissais tomber mon mouchoir exprès. S'il était assez bête, et il avait bien l'air de l'être, il devrait le ramasser. Et il le fit. Il tomba directement dans le piège, aussi inconscient que les Troyens quand ils firent entrer le soi-disant beau et impressionnant **cheval de Troie** dans leur cité. Les pauvres, ils ne savaient pas qu'ils allaient tous périr. Et cet homme non plus...

C'est justement à ce moment que mes camarades arrivèrent en voiture comme prévu, et comme envisagé, je surpris rapidement la vieille femme que l'on attendait, et la poussa de toutes mes forces dans la voiture. Tout cela en quelques secondes. Nous avions préparé cette mission des mois auparavant. Il fallait tout anticiper et il a fallu des tas de calculs, de plans, et de stratégies. Un véritable **remue-méninges**... Et voilà, en quelques secondes, le travail de plusieurs mois était achevé.

C'était presque parfait : quelqu'un nous avait vus...

J'appelai donc Edgar. Edgar, c'est comme une **variante** du garde-corps. C'est aussi notre **mentor** dans l'agence. Je lui expliquai rapidement. Il s'en chargea. Il faut dire que dans notre agence, on peut savoir tout sur n'importe qui. Et puis, dans le mouchoir que je lui avais laissé, il y avait un petit appareil qui émet des signaux. Edgar le traquera. Ce genre de choses pour lui était aussi facile que **zapper** une chaîne de télé.

Il était déjà tard quand Edgar m'annonça que le témoin était là.

Je ne m'étais jamais évanoui auparavant, ainsi je ressentis pour la première fois cette impression étrange de légèreté et de pesanteur à la fois, quand j'ouvris les yeux pour voir deux têtes qui me fixaient.

- « Eh bien pauvre coco, tu as été assez choqué et tourmenté aujourd'hui, s'exclama Hélène. Il va falloir qu'on te laisse et que l'on revienne demain.

- Non ! criai-je de toutes mes forces en me relevant d'un coup. Je veux absolument tout savoir. Maintenant !

- Allons, allons, calmez-vous, commença à dire le bonhomme, en sortant son revolver.

- Non Edgar, il veut des explications, et bien il les aura, intervint Hélène. Laisse-le tranquille. Alors cher Augustin, par où veux-tu qu'on commence ? On s'est heurté cet après-midi. Puis, tu as assisté à un enlèvement, et alors on a envoyé notre cher ami Edgar, pour aller te chercher. On voulait voir ce que tu avais vu et ce que tu savais. Apparemment rien, puisque tu crois que j'ai été la victime. Donc en gros tu ne nous sers à rien et tu nous as fait perdre du temps. Ça te va ?

- Mais alors le cri ! Je l'avais bien entendu. Tout à l'heure.

- Une vieille femme.

- Pourquoi l'avoir enlevée ?

- Parce qu'elle est riche et on aime bien l'argent. C'est pratique les rançons, tu ne trouves pas ?

- Et comment m'avez-vous trouvé ? Comment connaissez-vous mon nom ?

- Edgar t'as traqué. Il sait faire plein de choses avec son ordinateur.

- Vous allez me tuer ?

- Non.

- Alors je peux m'en aller maintenant ?

- Non.

- Mais vous avez bien dit que je ne sais rien.

- Non, tu ne savais rien. Mais tu as demandé qu'on te dise tout. Donc là tu en sais trop.

- Mais alors ?

- Je ne sais pas. Pour l'instant tu restes ici ».

Et elle sortit. Edgar aussi. Je sentis le monde s'effondrer autour de moi. Hélène donc ne m'aimait pas, et je ne pouvais pas l'aimer. Je ne pouvais m'empêcher de croire à un miracle,

d'espérer que je vivais une **variante** de cauchemar qui ressemblerait trop à la réalité, et que tout cela se terminera dans quelques instants... Mais les quelques instants passèrent et puis quelques minutes et puis peut-être quelques heures et puis je perdis toute trace du temps.

Mon dernier espoir s'évapora quand Hélène sortit de la salle. Je n'avais plus envie de vivre et je regrettai d'avoir insisté pour tout savoir.

Mon seul **mentor**, si l'on peut voir les choses ainsi, demeura son mouchoir. Ce mouchoir qui sentait la lavande et qu'elle avait laissé tomber. Quand je pensais à quelque chose ou que je voulais me consoler, je lui parlais. Je devenais fou, et je le savais.

Cela fait une semaine que notre cher Augustin est dans la salle. On lui donne à manger et à boire, mais on ne sait toujours pas quoi faire de lui. Il n'est pas très **mobile**, même qu'il ne l'est pas du tout. Il reste assis toute la journée en contemplant je ne sais quoi. Nous pouvons le voir, nous, mais lui, ne nous voit pas.

Je décidai d'aller le voir. Je ne sais toujours pourquoi. Un instinct certains diraient... Quand j'entrai, je ne le vis pas assis dans le coin comme d'habitude. Je me retournai, il était caché par la porte.

Il était allongé, je crus qu'il dormait. Mais quand je m'approchai de lui, je remarquai qu'il gisait dans une flaque de sang. J'avais envie de pousser un cri, mais aucun son ne sortit de ma bouche. Je le retournai, il tenait un revolver qu'il avait mis dans la bouche. L'imbécile s'était tué. Quel romantique celui-là ! Il rêvasse dans les rues, il finit par se suicider.

Il avait dans l'autre main, serré contre son cœur, une espèce de tissu blanc. Je le pris. Mais ! C'était mon mouchoir. Celui que j'avais fait tomber exprès ! Je remarquai également qu'il avait écrit quelque chose dessus. Je lus :

« Si tu m'avais juste remarqué,

Si tu m'avais juste regardé...

Tes cheveux noirs m'ont effleuré, mais j'ai senti un sabre me trancher,

Ton haleine glaciale m'a fait suffoquer, et tes yeux verts m'ont aveuglé.

Pourquoi, pourquoi m'avoir tant envoûté ?

Pourquoi as-tu pris mon cœur, si tu savais que tu allais le garder ?

Pourquoi m'avoir choisi, alors qu'il y en avait plein d'autres que tu pouvais torturer ?

Je t'en pris rends-moi mon cœur, s'il te plait,

Ou au moins donne-moi le tien, mais ne me laisse plus souffrir, ne me laisse plus endurer,

Si tu m'avais juste remarqué, Hélène, si tu m'avais juste remarqué... »

Puis il y avait une signature, et juste à côté, il y avait une petite goutte. Une autre goutte coula sur mon front et vint s'ajouter à celle-ci. Il m'aimait. Celui que j'avais intérieurement appelé sot, idiot, imbécile... Il m'aimait.

Quand j'entrai dans la salle. Hélène était par terre, et Augustin n'était plus qu'un cadavre. Non ! Elle ne l'avait quand même pas tué.

« Ce n'est pas ce que tu crois, me dit-elle rapidement.

- Mais il n'avait pas de revolver avec lui.

Elle me tendit un mouchoir. Il y avait un petit poème sur une face, et au dos, en bas :

« P.S. : *Edgar, et oui, j'étais armé* ».

Et un peu plus bas :

« *Le premier souffle de l'amour est le dernier de la sagesse* ».

Voilà. Ainsi se termine le petit récit. Vous vous demandez sans doute en quoi il a éclairé les choses... Comment peut-il résoudre le problème de ces dix mots ?

Ces dix mots ont pu être choisis au hasard... Ou non... Ils viennent peut-être d'autres langues... Ou non ?

Mais est-ce important ? Que l'on sache d'où ils viennent ou que l'on ne le sache pas, cela changerait-il vraiment quelque chose ? Ce qui compte, c'est ce que nous faisons avec ces mots... Les oublier ? S'en rappeler ? A vous de voir. A vous de décider. Vous êtes libre et vous êtes votre seul maître.

Qu'en faire ? C'est votre choix. Vous voulez leur donner un ou plusieurs sens ? Une signification ? Une raison d'exister ? Alors écrivez-les !

Que se soit à travers les yeux d'Augustin Blondin, les yeux d'Edgar Casserole, les yeux d'Hélène de La Marne, de moi narrateur, ou de vous, cher lecteur ou chère lectrice, nous pouvons obtenir absolument rien, comme nous pouvons aboutir à une phrase, un paragraphe, une page, tout un roman et même un recueil. Toute une diversité. Voilà le génie de la langue française, et même de n'importe quelle autre langue. Voilà le pouvoir de l'écriture, le pouvoir des lettres et le pouvoir de la littérature.

Alors écrivez-les ! A vos plumes ! A vos stylos ! A vos claviers ! A votre imagination ! Aujourd'hui, demain, un jour, n'importe quand ! Mais écrivez-les ! Décidément, pouvons-nous nous exprimer ? Car si nous faisons bien attention, il n'est pas toujours facile de s'exprimer oralement en liberté, même en présence de textes qui défendent les droits humains.

Mais l'écriture, et l'écriture elle seule donne une chance à tout le monde. La chance de

pouvoir dire « moi, parce que moi ». L'écriture vous octroie le droit de dire « oui » ou de dire « non », à votre guise. Elle immortalise vos pensées, et surtout, votre parole.

Si votre texte est censuré aujourd'hui, il sera lu quand même : un jour, par vos enfants, vos petits-enfants et les générations qui viennent. Mais il ne mourra point. Alors que votre parole seule, vous l'emporterez avec vous, dans votre tombe un jour, et elle périra à tout jamais dans les profondeurs de la terre.

L'amour d'Augustin ne mourra jamais grâce à son poème, comme ces dix mots qui seront commémorés grâce à toutes les personnes qui les écrivent.

Mais pourquoi immortaliser ? Pourquoi vouloir garder une trace des nos souvenirs et nos mémoires ? Et bien pour une fois, la réponse est évidente.

Parce que garder une trace d'elle veut dire garder une trace de notre existence. Parce qu'en l'écrivant nous pouvons mettre en valeur sans craintes le « moi » et le « nous ». Parce que nous l'adorons pour toutes les beautés et toutes les merveilles qu'elle nous offre. Parce que nous la maudissons pour les mauvaises surprises qu'elle nous cache. Parce qu'Elle nous donne beaucoup et parce que sans Elle nous ne sommes rien. Parce que nous n'en avons qu'une seule. Parce que, Elle, c'est, tout simplement, la vie...

FIN

« DES MOTS DANS TOUS LES SENS », UNE SEULE DIRECTION...



Les élèves de la 2nde D
École Française Internationale de Riyadh

